

NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE DRAMATIQUE

LA JEUNESSE
DE VOLTAIRE

COMÉDIE EN UN ACTE, EN VERS

PAR

PAUL FOUCHER

*Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre
de Cluny, le 13 décembre 1869.*

PARIS

LIBRAIRIE INTERNATIONALE

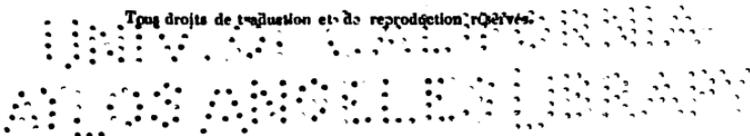
BOULEVARD MONTMARTRE, 45

A. LACROIX, VERBOECKHOVEN ET C^o

Éditeurs à Bruxelles, à Leipzig et à Livourne

1869

Tous droits de traduction et de reproduction réservés.



PERSONNAGES

GOURVILLE.....	MM. VAILLANT.
PORPHYRE BLANDIN.....	LABOUREAU.
AROUET.....	M ^{me} A. KELLY.
NINON.....	E. PETIT.
HENRIETTE.....	BILHAUT.
CLAUDINE.....	FLORENCE.

La scène se passe à Paris, rue des Tournelles, au commencement
du XVIII^e siècle.

Digitized by Google

52 6-8-33

PQ
2258
F82J5

LA

JEUNESSE DE VOLTAIRE

Théâtre coupé en deux parties irrégulières. — Deux tiers représentent un salon riche, dans le style de l'époque. — Le dernier tiers, le commencement d'une salle-bibliothèque.

SCÈNE PREMIÈRE

CLAUDINE, entrant par le fond, appelant Henriette et une lettre à la main.

Mademoiselle!

HENRIETTE.

Eh bien ?

CLAUDINE, à mi-voix.

On m'avait au notaire
Tout à l'heure envoyée avec un grand mystère
Porter certaine lettre...

HENRIETTE.

Et dont le contenu

Était...

CLAUDINE.

A mon regret il ne m'est pas connu!
On cachète si bien... mais en rentrant, je trouve
Une autre lettre...

282258

FRENCH
DEC 3 1937

Margraff

HENRIETTE.

Parle... au trouble que j'éprouve
 Je devine... elle vient du camp... Ton prétendu
 Te parle-t-il...

CLAUDINE.

De son lieutenant ? il l'a dû !
 Mais pour vous il a mieux... et dans sa lettre, une autre !

HENRIETTE.

Je ne la lirai point...

CLAUDINE.

Quel scrupule est le vôtre ?

HENRIETTE.

Ma tante... ma tutrice... interdit à mon choix
 Ce pauvre Gourville.

CLAUDINE.

Oui ; cependant, autrefois,
 Sous ses cheveux plus noirs alors, mademoiselle
 De Lenclos, aux galants se montrait moins cruelle.

HENRIETTE.

Claudine... elle est ma tante !

CLAUDINE.

Et pour vous n'est-il rien ?
 Et puis... apprenez donc... que le vôtre et le mien
 Nous écrivent la veille... hélas !... de la bataille !

HENRIETTE.

Ah ! tu me fais frémir...

CLAUDINE, avec un désespoir comique.

Peut-être quelqu'entaille,
 Changeant trop tout à coup en héros ces amants
 De ce double billet a fait deux testaments.

Vous vous reprocheriez toujours que sa prière
N'ait pas en vous trouvé cette pitié dernière.

HENRIETTE.

Claudine... tu dis vrai... je ne puis, lorsqu'il est
Dans un si grand péril, refuser son billet.

(Elle prend la lettre et lit.)

Demain j'expose pour la France
Ces jours que je vous consacrai.
Si je succombe, à la clémence
D'un Dieu prévoyant je croirai.
Celui que votre amour captive
N'eût point partagé votre sort,
Et le ciel ne veut pas qu'il vive
Pour souffrir cette longue mort.

(Elle pleure. Claudine se met à pleurer aussi.)

CLAUDINE, pleurant et montrant sa lettre.

C'est bien touchant aussi ce qu'écrivit la Tulipe ;
Voyez, mademoiselle (sanglotant), il me lègue sa pipe.

(Essuyant ses yeux et gaiement.)

Mais bast ! ils reviendront ! Donc, sans regrets hâtifs,
Loin de les pleurer morts, il faut les avoir vifs.

HENRIETTE.

Cette lettre en secret au notaire envoyée,
Claudine, m'est suspecte.

CLAUDINE.

Ah !

HENRIETTE.

Je suis effrayée
De tout, depuis qu'ici, ma tante à son foyer
Accueille le neveu d'un grand pénitencier,
Ce Blandin qui, faisant trembler sa conscience,
Pour son oncle et pour lui garde sa confiance.

CLAUDINE.

Oui, j'épiais hier aux portes du salon.
 On attendait madame et j'entendais : « Ninon, »
 Dit monsieur Fontenelle, « oui, Ninon qui sut plaire
 » Autrefois, ne vit plus sur notre pauvre terre !
 » Elle qui tendrement fit soupirer le luth
 » Ne connaît que le son des harpes du salut !
 » Au couvent, par deux fois, déjà bien jeune femme,
 » Ninon courut cacher ses blessures de l'âme ;
 » Mais volage en amour jusque dans le saint lieu,
 » Elle n'a pu rester même fidèle à Dieu ! »

HENRIETTE, l'arrêtant de la main.

Tais-toi !

CLAUDINE.

Ce n'est pas moi que ce scrupule arrête.
 Pour dire tant de mal, Claudine est bien trop bête ;
 « Mais à quatre-vingts ans — qui sait » — ajoutait-on,
 « Ninon sera fidèle à son dernier sermon. »
 Ne vous effrayez point pourtant — votre notaire,
 Maître Arouet, possède un fils. — Fier caractère,
 Il ne craint Dieu ni Diable et fait des vers déjà.

HENRIETTE, l'interrompant.

Maintenant, je vois tout. — Oui, ma tante songea
 A se faire amener cet écolier célèbre ;
 Oui, pour moi s'éclaircit cette lettre — ténèbre !

CLAUDINE, mystérieusement.

Ce bambin me fait peur. — Dans son rire enfantin,
 Dans son regard moqueur, tout est d'un diabolin !
 D'un joli — j'ai voulu l'embrasser tout de suite ;
 Mais je n'ai pas osé, n'ayant pas d'eau bénite !
 On ne sait trop s'il sent bergamote ou roussi,
 Et s'il faut l'adorer ou le fuir...

(Avec un cri d'effroi en montrant Aronet qui entre.)

Le voici !

SCÈNE II

AROUET, un grand portefeuille sous le bras, CLAUDINE,
HENRIETTE.

AROUET.

Charmantes, pardonnez. Aujourd'hui de mon père
Je suis un simple clerc. — Ma visite, j'espère,
N'aura rien qui vous puisse effrayer; — parenté
Doit être synonyme aujourd'hui de beauté,
Et de Ninon je dois reconnaître la nièce.

CLAUDINE à Henriette.

Oh ! comme il a d'esprit !

HENRIETTE, bas à Claudine.

Surtout de hardiesse !

AROUET.

Celle que je viens voir, celle qu'en vous je vois,
A vu passer les ans sans connaître leur poids;
Mais ça, n'oublions pas mon devoir : (gravement) je suis maître
François Arouet, — or, votre bonheur peut-être
Est caché dans les flancs du vieux maroquin noir
Que je tiens sous mon bras.

HENRIETTE.

Le bonheur ?

AROUET.

J'ai l'espoir
Qu'il va sortir pour vous d'entre ces papperasses.

HENRIETTE.

Ma frayeur me reprend.

AROUET.

Hein! Comme des menaces
On reçoit ces écrits que j'apporte gaiement?
Ici d'un mariage il s'agit.

HENRIETTE.

Justement !

AROUET.

Pour que le mariage épouvante une fille,
Il faut qu'il soit bien laid.

CLAUDINE.

Achievez donc, on grille !

HENRIETTE.

Un contrat...

AROUET.

Doit unir Henriette Lenclos,
Et Porphyre Blandin.

HENRIETTE.

Celui qui sans repos,
Sans trêve, — de ma tante assiégeant la vieillesse,
S'arme de son aveu surpris à sa faiblesse.

CLAUDINE.

Un dévot.

HENRIETTE.

Un Tartuffe !

AROUET.

Et je comprends, — ailleurs
Nous aimons...

CLAUDINE.

Dans l'armée, en Alsace, nos cœurs
Sont aux bagages.

AROUET.

Quoi ! c'est là ma tâche amère ?
Je quitte Horace et mets le signet dans Homère !
Je préfère, noirci par ces actes poudreux,
L'étude, où l'on grossoye, au Pinde harmonieux.
Afin que de Ninon nul profane n'approche,
Poète, je descends d'Hélicon en bazoche !
Et mon déguisement d'une heure aura servi
A voir un jeune cœur à son bonheur ravi.
Moi qui voudrais, apôtre élu de délivrance,
Du monde entier chasser la noire intolérance
Qui veut la bâtonner de son dernier fagot,
J'aurais rivé les fers dont vous charge un cagot !
Non pas, je jure ici de vous tirer d'affaire,
Ou j'y perdrai le nom, qu'un jour je veux me faire !
Je deviens homme, à voir souffrir à mon côté,
Et commence par vous l'œuvre de liberté !

HENRIETTE.

De tant de dévouement je suis reconnaissante ;
Mais contre nous, hélas ! la partie est puissante,
C'est une ancienne amie, un peu reine aujourd'hui,
Qui l'envoie à ma tante et qui le soutient, lui !

AROUET.

La veuve Scarron ?

HENRIETTE.

Oui.

AROUET.

Le combat sera rude !
Repentie implacable — une Régente prude
A d'autres, en son lieu toujours mortifiés,
Fait payer chèrement ses péchés expiés !

1.

De sa pitié, qui rend les prières trop vaines,
 Tout un désert sanglant parle dans les Cévennes !
 Donc, un saint homme va, dans d'austères ennuis,
 Ensevelir vos jours, parce qu'au temps jadis
 L'illustre Maintenon à présent près du trône,
 A Ninon empruntait parfois sa chambre jaune....
 Pour prier...

HENRIETTE, considérant Arouet.

De son temps, par ses talents doté,
 Il sera le plus grand

CLAUDINE.

Et le plus effronté !

AROUET.

J'eusse ici dû prévoir sous roche une couleuvre;
 Ame pieuse, aimant à faire une bonne œuvre,
 Bonne pour soi, partout où se trouve une dot,
 Or, vous en avez une.

CLAUDINE.

Et c'est là le fin mot !

AROUET.

Vingt mille livres !

HENRIETTE.

Oui... que me lègue ma tante.

AROUET.

En attendant la mort, on vous en fait la rente ;
 J'ai là tout préparé le contrat

HENRIETTE.

Mais l'on vient.

CLAUDINE.

Madame que ce bon Blandin guide et soutient
En l'engeôlant.

AROUET.

C'est bien ! que le combat se livre.

(A Claudine, à Henriette.)

Vous, à l'arrière-garde.

(Les deux femmes sortent en lui adressant un geste de reconnaissance.)

SCÈNE III

AROUET, NINON, appuyée sur le bras de BLANDIN.

BLANDIN, à Ninon en entrant, d'un ton patelin.

Oui, ma sœur, il faut vivre
Pour Dieu!

(Apercevant Arouet.)

Mais en ce lieu l'on n'est pas seul.

AROUET, s'avançant.

Mon nom

Est François Arouet. — Par l'illustre Ninon
La demande, je crois, un jour fut exprimée
Qu'on lui menât l'enfant d'une étude enfumée.
Seulement j'attendais le moment et le droit
De la servir ; je l'ai plus qu'elle ne le croit :
J'apporte le contrat préparé par mon père.

BLANDIN, à part.

Par moi-même dressé.

NINON.

Puisqu'ainsi pour notaire
Un poète me vient, je m'en fie à ses soins,
Mais le contrat, (riant) j'y pense, il est en vers au moins ?

AROUET.

Non, en beaux vers, l'on doit ici trop s'y connaître
Pour y laisser Cujas à Pégase pour maître !

(Il met une paire de lunettes et lit, tantôt en nasillant, le contrat, tantôt très-rapidement ou avec une gravité affectée.)

L'an 1703, le deuxième jour du mois de février, fête de la Purification, après-midi, par devant maître Arouet, notaire royal au Parlement de Paris, maître Porphyre Blandin, libraire en œuvres de piété, et demoiselle Henriette de Lenclous, se font promesse de mariage en faveur duquel la future épouse s'est constituée et constitue à son futur époux, elle et tous ses biens, meubles et immeubles, droit, nom, raison et avoir présent et à venir, pour les recherches et gouvernement desquels elle le constitue son procureur général et spécial, et le futur époux agissant dûment, ainsi qu'il assigne sur tous les biens propres (tous ceux qu'il recevra de sa future épouse), pour, par elle et les siens, sans y avoir recours, le cas de restitution de dot et biens paraphernaux, arrivant s'il y échet, etc. etc.

NINON.

Maintenant le notaire a fini. Du poète
C'est le tour :

AROUET.

Une fable ! à mon œuvre complète
Je ne l'adjoindrai point, — s'il m'est jamais permis
D'en avoir une. — Ici ce sont des vers d'amis ;
Indulgence surtout si ma verve succombe...
J'improvise — il s'agit de chat-huant, de colombe !

D'une colombe en cage et d'un ramier vaillant.

Perché dans la haute feuillée

La nuit, le jour, la voix ailée

S'unissaient dans un chant harmonieux et lent.

Mais de l'amante emprisonnée

La cage ne devait s'ouvrir

Que si près d'un chat-huant sa triste destinée

Était d'aller vivre et mourir.

« O vous qui m'avez recueillie, »

À sa maîtresse avec mélancolie

Dit la captive au fin collier,
 « Moi ! fuir mon beau chasseur pour un larron nocturne !
 « L'amour mélodieux pour un joug taciturne !
 « A ce feuillage hospitalier
 « Au nid que berce et qu'embaume la brise,
 « Moi, préférer l'affreux trou noir
 « Qui fêle la ruine grise
 « D'un couvent dépeuplé par un long désespoir ! »
 La colombe en vain se refuse
 Au sort qu'une tendresse égarée ordonna :
 Il lui faut donc user de ruse
 Et la plus innocente en a.
 « Que le chat-huant, dit-elle, en plein jour, en toilette,
 « Vienne me demander, je me rends aussitôt. »
 Le chat-huant y consent et quelque os de squelette
 Lui sert de peigne, il lisse un plumage vieillot.
 Enfin, rasé de frais, au soleil se hasarde,
 Loin du trou paternel, ce gauche voyageur ;
 Sur ses yeux éblouis, sans pitié Phœbus darde
 De ses rayons le trait vengeur.
 Son vol fait pour la nuit, lourdement se fourvoie
 Dans cet océan étincelant de l'éther.
 Sur lui, que pour le perdre aveugle Jupiter,
 S'acharne des oiseaux de jour la folle joie !
 De la voix et du bec, on harcèle, on poursuit,
 L'étranger arrivant des pays de la nuit.
 L'escadron volant de la haine
 N'a pas, dit-on, vu venir le dernier
 A la curée aérienne
 Certain ramier.
 Le chat-huant fuit au loin, semant de son plumage
 Sa route qu'il ne connaît plus.
 Depuis, on n'eut jamais, dans la gent à ramage,
 D'autres nouvelles de l'intrus.

Eh bien, ce flot vengeur (avec force) des tutélaires flammes,
 Cette foudroyante clarté
 Qui des fils de la nuit, fait déjouer les trames
 Chez les humains s'appelle vérité.

NINON.

J'applaudis à l'auteur, mais je crains de me dire
 A qui peut s'adresser cette amère satire.
 L'esprit n'absout jamais un sarcasme indécent.

BLANDIN.

Eh! madame, pitié pour un adolescent
 Qui, par l'impiété, si neuve pour son âge,
 Déjà, pauvre innocent, croit être un personnage
 En lançant aux couvents quelques lardons sans sel!
 Écolier d'un renom précoce, universel,
 Un enfant esprit fort, merveille sans seconde,
 Qui ne voit dans le ciel que le dortoir du monde,
 Qui ne croit guère plus, tout au moins le dit-on
 Chez ses maîtres pieux, à l'enfer qu'à Pluton!
 Pour croire encore en Dieu, peut-être il s'exécute!

AROUET, avec force.

Si je n'y croyais pas, où mènerait ma lutte?
 Y croit-on beaucoup quand, pour de mortels appâts,
 On tyrannise un cœur qui ne se donne pas,
 Quand, sans trembler du jour terrible où tout se pèse,
 On commet sciemment une action mauvaise!
 Quand le bruit sec de l'or qui tombe d'une main
 Couvre un sanglot du faible et le cri du prochain?

BLANDIN, riant.

Vous m'acceptiez, madame! un marmot me condamne.

AROUET.

Daniel était enfant quand il sauva Suzanne!

BLANDIN.

Tant d'érudition!... dans vos nobles penchants,
 Cueillez toujours des fleurs aux poétiques champs,
 Mais on doit des chardons y craindre la piqure.

AROUET.

Bon, vous aurez passé par là, je me rassure!

NINON, vivement.

Assez! l'étonnement que cet enfant me fait
 De ma colère seule a suspendu l'effet;
 S'il se peut qu'en secret une coupable nièce
 De mes bienfaits indigne, outrageant ma tendresse,

Ait, contre mon pouvoir, contre un cœur délicat
 Qui la recherche, armé cet imberbe avocat,
 Je ne le saurai point, ma parole est donnée!
 A celui que conduit (regardant Arouet.) déjà sa destinée,
 Au fils d'un vieil ami, si j'accorde un pardon,
 De cette union rien n'obtiendra l'abandon.

BLANDIN.

Dieu vous inspira : grâce à ce saint privilège
 D'un homme aimé du ciel, la maison vous protège;
 Mon oncle, révérend vieillard, fait sous son nom
 Disparaître en entier le passé de Ninon;
 Sa bénédiction sublime purifie
 Les amers souvenirs de la plus folle vie.

AROUET, à Ninon.

Qu'a donc à retrancher Ninon de jours aimés
 Enchantés par l'esprit, par les arts embaumés?
 D'un siècle, entier bientôt, elle fut le sourire,
 Charmant qui lui plaît, sœur de tout ce qu'elle admire,
 Consolant d'un cœur tendre, aidant d'un cœur viril,
 Molière qu'on opprime, Evremond en exil.
 Son sceptre, simple fleur du bouquet d'Aspasie,
 Mieux que la cour d'un roi fit la sienne choisie.
 Les mères, l'enviant jusque dans leur malheur,
 Écoutaient à sa porte en défendant la leur;
 Les héros, chapeau bas, inclinaient devant elle
 La plume que suivait leur victoire immortelle.
 Gardienne du goût, à son brillant reflet,
 Athènes qui revit épure Rambouillet!
 Et le sort ne veut pas que la vieillesse fasse
 Se ternir ce miroir de lumière et de grâce;
 Toujours elle est charmante et sa perfection
 Du temps laisse expirer la sombre mission.
 S'il doit rendre pourtant, sonnait l'heure fatale,
 Un jour égale à tous la femme sans rivale,
 Pour la clarté suprême échangeant sa beauté,
 Elle aura simplement changé d'éternité.

BLANDIN, à part.

Le petit drôle est bien adroit.

NINON.

Mon cher Porphyre,
 Le compliment désarme et la louange attire
 Les vieilles filles d'Ève, on sait, le tentateur
 De leur mère : c'était un serpent orateur.
 Laissez-moi donc encor conserver mon jeune hôte.
 Mais revenez bientôt, jamais je ne fais faute,
 Vous devez le savoir, au serment qu'a dicté
 Ma vertu du rachat, ma seule-probité !
 A tout à l'heure donc !

BLANDIN, s'inclinant

Je sors. (A part.)

J'aurai ma belle.

AROUET, regardant sortir Blandin.

Il a, le séraphin, un premier plomb dans l'aile.

SCÈNE IV

AROUET, NINON.

NINON, après un silence et après avoir quelque temps regardé Arouet.

Enfant, ces yeux mortels, quand nos jours vont finir,
 Au monde se fermant, s'ouvrent sur l'avenir.
 Du faite lumineux de quatre-vingts années,
 Abîmes du passé, lointaines destinées
 On découvre à la fois tout. Un instinct me dit
 Que deux siècles en nous commencent leur conflit.
 J'ai vu les raffinés à mine triomphale,
 Les amours batailleurs de la place Royale,
 Et le grand Cardinal qui, du monarque absent,
 Seul dans sa pourpre, a fait le trône tout-puissant ;
 Le roi soleil, avant le déclin où nous sommes,
 Sur le monde ébloui rayonnant en grands hommes
 Et dans leur gloire, ou bien au foyer amical,
 Molière et Bossuet et Corneille et Pascal.

Je vis, au bruit des pas de ce monarque rare,
 Les couronnes trembler, s'abaisser la tiare.
 Mais je sens, à son tour marqué par le destin,
 Tout un monde trembler sous ton pas enfantin !
 De ta bouche implacable au fond du temple antique
 On entendra siffler le souffle sarcastique.
 Ton rire ébranlera, signal de châtements,
 Les trônes remués jusqu'en leurs fondements !
 En toi s'éveille, enfant, revanche séculaire,
 Des âges opprimés la railleuse colère,
 Cynique bienfaiteur de ceux qu'on vit souffrir,
 Ton venin à la fois doit dissoudre et guérir.
 Ne fais-tu que détruire ? est-il vrai que tu fondes ?
 Je ne sais, mais je sens, dernier choc de deux mondes,
 La société vieille à tes jeunes regards
 Se débattre et mourir ; — tu te lèves, je pars.

AROUET.

A cet excès d'honneur m'est-il permis de croire ?
 Humble soldat du vrai, je puis tomber sans gloire.
 Pour le moment un simple écolier — *ego sum*,
 Tributaire du fouet, serviteur du *pensum* !
 J'étudie et c'est tout.

NINON.

Aidons à cette étude.
 Vas, ouvre cette chambre où dans la solitude
 J'simais me recueillir. La solitude... non...
 Car là sont rassemblés les amis de Ninon,
 Saint-Évremond, Boileau, Molière, La Fontaine,
 Les morts et les vivants, l'affection lointaine
 Celle du jour — esprits chers et consolateurs !
 Que du génie au front te montent les senteurs !
 Enfant qui le suivras dans sa noble carrière,
 Et si bientôt, demain même, un peu de poussière
 De celle qu'on flattait, à peine reste encor !
 Tu seras l'héritier de son plus cher trésor.
 Prends ces livres alors et de la pauvre vieille
 Ecoute en les ouvrant l'âme qui se réveille !
 Ninon, que la pensée a d'un élan vainqueur
 Elevée au-dessus des chutes de son cœur.

ARQUET.

Eh quoi ! tant de faveurs ? Ce sourire suprême
 De l'esprit, de la grâce est pour moi le baptême !
 Je ne dois pas me faire un médiocre nom
 Si ma muse se pare au miroir de Ninon !
 A vos auteurs chéris je cours rendre visite !

(Il fait quelques pas, puis s'arrête.)

Qu'ils vous restent longtemps, — mais leur flamme subite
 Sera pour moi, qui sait ! quelque inspiration
 Même avant des beaux vers, d'une bonne action !
 On ne peut avec eux demeurer, fût-ce une heure,
 Sans leur devoir une âme affermie et meilleure,
 Et moi, pauvre petit qui grandirai par eux,
 De ceux qui m'ont comblé j'aurai fait des heureux !

(Il sort.)

SCÈNE V

NINON, puis CLAUDINE ET HENRIETTE.

NINON, sonne ; entre Claudine.

Faites venir ma nièce.

(Entre Henriette.)

Ecoutez, Henriette.
 Peut-être près de vous, je me fis trop discrète.
 Oui, j'avais disposé de vous sans votre aveu ;
 Mais je ne pensais pas qu'à mon suprême vœu
 Vous pussiez résister, enfant, à ma tendresse
 Dès le berceau livrée.

(Après un silence.)

Une heure vengeresse

Nous arrive, où l'on sent le besoin solennel
 De l'estime de tous et du pardon du ciel.
 Eh bien, ce mariage. — ici, dois-je le dire ?
 A rougir devant vous pourrai-je me réduire ?
 Seul sur tout mon passé jetant un voile épais,
 Au seuil de mon tombeau peut me rendre la paix.
 Si de quelqu' autre amour votre folle imprudence
 A ce jeune Arouet a fait la confidence,
 J'attends de vous l'excuse et l'expiation.
 Mais de votre cœur seul, de votre affection
 J'attends soumission, peut-être sacrifice.

HENRIETTE.

Je vous dois tout, madame, il faut que j'obéisse.

NINON.

Le prix en est pour vous dans un heureux lien,
 Mon choix est bon, — je rentre.

(Elle rentre en faisant signe à Claudine qui lui offre le bras, qu'elle
 veut rentrer seule.)

SCÈNE VI

CLAUDINE, HENRIETTE, se jetant en pleurant dans les bras de
 Claudine.

Ah! Claudine!

CLAUDINE.

Très-bien!

Ah! vous abandonnez aisément qui vous aime!

HENRIETTE.

Je dépends de ma tante, — à son désir suprême
 Puis-je me refuser?

CLAUDINE.

Mais n'est-il pas laissé
 Bien peu de temps pour elle à le voir exaucé ?
 Vous, vous allez payer de toute votre vie
 De ses remords tardifs la soudaine lubie.
 Vous perdant pour atteindre un seul instant son but,
 On vous damne ici-bas pour son futur salut.
 Résistez donc !

HENRIETTE.

Je n'ose !

SCÈNE VII

CLAUDINE, HENRIETTE, GOURVILLE.

(Pendant cette scène, un domestique vient poser des flambeaux sur une table.)

GOURVILLE, au fond.

Holà, mademoiselle
 De Lenclos ! je voudrais lui parler.

(Considérant Henriette.)

Mais, ma belle,

Vous êtes sa nièce ?

HENRIETTE.

Oui.

GOURVILLE.

Très-bien ! embrassez-moi.
 Soixante-dix-huit ans... Votre beau-père.

HENRIETTE.

Eh quoi !

GOURVILLE, avec rapidité.

Gourville!... Ce nom-là vous dit tout... J'ai donc l'âge
De votre tante . . Elle a quelque peu davantage...
Peu de mémoire, moi... le temps de m'avertir
S'efforce et j'ai toujours oublié de vieillir!
Je reçois de mon fils une lettre.

HENRIETTE.

A la veille

Du combat ?

GOURVILLE.

Non, après.

HENRIETTE, vivement.

Il vit donc!

GOURVILLE, toujours rapidement.

A merveille
Il se porte... Il faudra venger l'honneur français.
Nous sommes, mes enfants, horriblement défaits.
C'est pour nos ennemis que la fortune penche ;
Mais Villars nous commande, il prendra sa revanche
Du malheur d'Haguenau ; donc, mon fils bien portant
Mourra, si le bonheur au retour ne l'attend,
Prestige d'un amour qu'en lui rien ne dissipe !

CLAUDINE, plaintive.

Il ne vous parle pas d'un certain La Tulipe ?

GOURVILLE, poursuivant.

Non. — Je vais demander pour mon fils votre main.
Votre tante ne peut me refuser... Demain
Le bec du coq gaulois, ravivant notre gloire,
De l'aigle au double front doit briser l'aile noire.
Mon fils revient vainqueur, on le fait officier.
Je vis peut-être assez pour voir se déployer,
A mon antique table où jeunesse rayonne,
De mes petits-enfants la vivante couronne.

Pour le bonheur de tous, cimentant notre accord,
Venez donc embrasser un père... encor... encor...

(Il embrasse pêle-mêle Henriette et Claudine.)

HENRIETTE.

Ah ! je voudrais pouvoir accepter ce présage,
Mais ma tante pour moi d'un autre mariage
A rêvé le projet, et je n'espère point
La faire, sachez-le, revenir sur ce point.

GOURVILLE.

Elle, à mon souvenir se montrer infidèle !
Un demi-siècle en vain m'aura séparé d'elle :
Mon désir lui sera toujours sacré. (A part.) Mais quoi !
D'un caprice oublié Ninon faire une loi ?
Ne soyons pas trop fier d'un jour de choix folâtre,
Moi, qui fis protester le billet de La Châtre !
On lui fit bien des frais... Il n'importe.

(A Claudine.)

Annonces

Gourville.

(Claudine sort.)

HENRIETTE.

Pour qu'ici nos vœux soient exaucés,
Je vais prier... Je l'aime et de toute mon âme,
Lui !

GOURVILLE.

Chère enfant... Ma fille... Oui, ma fille.

CLAUDINE, annonçant.

Madame.

(Henriette sort.)

SCÈNE VIII

NINON, GOURVILLE, AROUET, qui reparait dans la bibliothèque.

NINON.

Gourville.

(A Claudine.)

Ces flambeaux... éloignez-les.

(Après un silence.)

Hélas!

GOURVILLE, s'avançant vers elle.

Ninon...

NINON.

Souvenons-nous et ne regardons pas.

(Un moment de silence.)

AROUET, paraissant dans la bibliothèque à côté.

J'ai déjà visité les livres que l'on range,
De ce côté j'ai fait une trouvaille étrange.
A ceux-ci maintenant.

(Il continue à feuilleter les livres.)

GOURVILLE.

Ninon...

NINON.

Ta main, ami !
 Cinquante ans vainement notre amour a dormi.
 Transformé, mais non mort, qu'il s'éveille et sourie !
 Tous deux de l'autre bord nous regardons la vie.
 Mais sentons notre cœur réchauffé maintenant
 Sous les sillons glacés de ce front grisonnant.
 Et renouons encor sous ces mains décharnées
 Des lointains amours les guirlandes fanées.

GOURVILLE.

D'une tendresse morte, épilogue en retard !

NINON.

Ah ! ne nous plaignons pas. C'est la meilleure part !
 L'amour jeune et vivant a soupçons et querelles,
 Mornes déceptions, satiétés cruelles,
 Souvent payant bien cher son fugitif roman.
 Lassé, c'est un esclave, ardent — c'est un tyran.
 Mais quand du gouffre noir des phases écoulées,
 S'élèvent des beaux jours les mémoires ailées,
 Quand l'hirondelle encor, celle des vieux printemps,
 Vient s'ébattre à la vitre où s'accourent nos ans,
 Un riant souvenir nous reste seul, qui laisse,
 Loin après lui, souillure et mortelle faiblesse !
 Des désillusions qu'attend l'humanité,
 Est exempt désormais notre rêve enchanté !
 A nous donc des amours, que le temps vaporise,
 Le souffle qui caresse, après celui qui brise,
 Et sans éclat fatal, sans nuage importun,
 Que l'orage apaisé nous remonte en parfum !

GOURVILLE.

Ninon, rare cœur, âme entre toutes sublime !
 Quand le sort ennemi m'entraînait dans l'abîme,
 Où sombra la grandeur de ce pauvre Fouquet,
 A la Bastille, quand ma place se marquait,
 Vous avez défendu mon droit, caché ma fuite ;
 De plus par vous, fidèle à ma cause proscrite,
 Du retour au foyer bien vite vint le jour.
 N'aimant plus qui n'a plus besoin de son amour,

A de nouveaux soupirs Ninon s'était rendue.
 Mais la maîtresse seule était pour moi perdue,
 Et vous me remettiez, constante en amitié,
 Le dépôt de mon bien dans vos mains confié.

NINON.

Ah! ne louez pas trop ma probité facile,
 Gourville, je vous fus plus funeste qu'utile.
 Pour la soustraire à ceux qui ne rendent plus rien,
 Surtout aux innocents, une autre part de bien
 Chez un ami par vous se trouvait déposée.
 J'en avais le reçu, mais moi, trop avisée,
 Je le cachai si bien qu'on ne le trouva plus.

GOURVILLE.

C'était ma faute encor : je jugeais superflus,
 Tous les garants écrits d'une parole austère.
 Vous crûtes comme moi qu'on n'en avait que faire,
 Et pendant que Ninon, l'impure, d'un dépôt
 S'acquittait noblement, pour le sien, un dévot
 Niait pieusement et me sachant sans gage,
 Prit, non moins saintement, mon bien, pour son partage.
 Vous vouliez même, vous, mon généreux appui,
 Rendre en vous accusant, l'argent volé par lui.

AROUET, dans le cabinet cherchant à atteindre des livres.

Je voudrais, je ne puis me hausser à Corneille.
 Le pourrai-je jamais ?

GOURVILLE.

Mais si l'amitié vieille
 N'aspire qu'au repos, il est de jeunes cœurs
 Qui réclament, je crois, de moins calmes bonheurs.
 C'est pour eux que je viens. Mon fils de votre nièce
 Est idolâtre. Eh bien ! pourquoi de leur tendresse
 Contrarier le cours ?

NINON.

Ami, si votre nom
 N'a pu leur assurer l'agrément de Ninon,

C'est qu'il est un obstacle à leur vœu qui supplie,
 Ma parole donnée et rien ne m'en délie.
 Et vous le comprenez, rien ne m'excuserait
 De manquer au devoir qu'ici l'on attendrait,
 Si n'appartenant plus à ce sexe qu'on nomme
 La femme, je cessais même d'être honnête homme.

GOURVILLE.

Mon souvenir est donc un vain intercesseur ?

NINON.

Je l'accepte amical, et non pas oppresseur.

GOURVILLE.

Mais mon fils est aimé.

NINON.

D'une enfant ! jeune fille
 Vite oubliée.

GOURVILLE.

Oui, Ninon, quand c'était vous.

NINON.

Vous êtes bien cruel.

Gourville !

GOURVILLE.

Pardon... mais je voudrais
 Moins aisément que vous accepter les regrets
 De leur amour perdu : Ninon, Dieu ne leur laisse
 Que de beaux jours comptés, qu'une seule jeunesse.
 N'usons pas dans des pleurs, par le temps mal séchés,
 Leurs beaux yeux par l'espoir l'un sur l'autre attachés.
 Ne les empêchons point, par orgueil tyrannique,
 De mordre au fruit vermeil de l'arbre — à fleur unique.
 Jeunes nous voulions être, à la jeunesse honneur !
 Nous qui fûmes heureux, permettons le bonheur !

NINON.

N'insistez pas, ou bien en lutte douloureuse,
Vous changeriez, Gourville, une rencontre heureuse.

GOURVILLE.

Mais celui qui nous vaut un si sanglant dédain,
Quel est-il donc ? son nom ?

NINON.

Est Porphyre Blandin.

GOURVILLE.

Blandin. — Se pourrait-il ? Hasard ! ce nom infâme !

(A Ninon.)

D'un grand pénitencier béni dans Notre-Dame,
N'est-il pas le neveu ?

NINON.

Sans doute.

GOURVILLE.

Par malheur
Vous dotez le neveu, Ninon, de mon voleur !

NINON.

Que dites-vous ?

GOURVILLE.

C'est lui... de cette sainte vie
La spoliation fut le prélude impie.
Mis sous un saint habit à l'abri par le temps
Il s'éteindra bientôt chargé d'honneurs et d'ans.
Eh ! quoi, ce nom maudit...

NINON.

Que sans peine on peut croire
Qu'un demi-siècle avait banni de ma mémoire.

GOURVILLE.

Mais vous le connaissez. Vous allez donc bannir
Cet indigne héritier.

NINON.

Puis-je du souvenir
D'un coupable, accabler un honnête jeune homme?
Ah ! je sais ce qu'il est, non comment il se nomme !

GOURVILLE.

Son rival est mon fils.

NINON.

Oui, mais d'un refus tel
L'éclat inattendu, c'est un affront mortel
Pour le neveu, pour l'oncle et pour leur protectrice,
L'illustre Maintenon.

GOURVILLE.

Nouvelle inspiratrice
De Ninon.

NINON.

Gourville, songez-y !

GOURVILLE.

Je comprends !
Ils ont autour de vous déjà serré leurs rangs
Ces bigots dont la gloire à leurs yeux n'est entière
Que s'ils domptent votre âme indépendante et fière,
Que si de votre esprit troublant le clair essor,
Ils brisent sous leur joug de plomb vos ailes d'or !

Ah ! tremblez, ce sont eux qui firent à Molière,
 Qui les a démasqués, une éternelle guerre ;
 Notre Molière, à qui, pour un hideux portrait,
 Votre verve, il l'a dit, eût fourni plus d'un trait !
 Ce sont eux, dont trois ans l'occulte tyrannie
 A tenu bâillonné son rire de génie,
 Qui refusaient, suivant leur proie au sein des morts,
 La prière à son râle et la terre à son corps,
 Voulant laisser à peine un coin de cendre immonde
 Au proscrit expiré qui remplissait le monde,
 Et qui, lorsqu'au tombeau, le grand homme est monté,
 Sur la claie ont traîné son immortalité !

NINON.

Gourville, calmez-vous.

GOURVILLE.

Ninon, que rien n'effraie,
 Nos derniers jours — aimons cette piété vraie,
 Qui n'immolant que soi dans son culte innocent,
 Epargne à tous les pleurs en abhorrant le sang !
 Ne laissons pas ces faux dévots — que l'on écoute,
 Nous faire dévier au bout de notre route ;
 Que leur nuage noir, à nos âmes en paix,
 Ne cache plus le ciel — dont nous sommes si près.

NINON.

A votre voix, Gourville, et se calme et s'éclaire
 Mon âme. Mais je crains la pieuse colère
 Des Blandin. — Si de là l'on pouvait refuser,
 Mais ces engagements je n'ose les briser.

SCÈNE IX

BLANDIN, NINON, GOURVILLE, AROUET, dans le cabinet.

BLANDIN.

Madame, je reviens.

GOURVILLE.

Cette voix pateline,
Oui, de son oncle, c'est et l'allure et la mine.
Monsieur Blandin !

BLANDIN.

Monsieur.

NINON.

Gourville, par pitié !

GOURVILLE.

Vous êtes, mon très-cher, puissamment appuyé !
Un digne oncle, partout vous fait libre l'entrée ;
Cette porte pourtant devait être sacrée.
Car on le sait ici, le saint homme a nié
Le dépôt autrefois en ses mains confié.

BLANDIN.

Monsieur.

AROUET, dans la bibliothèque, écoutant.

De ce côté je crois que l'on se fâche.

BLANDIN.

Vous vous nommez Gourville. — Ah ! oui, de cette lâche
Et sotté calomnie on m'a déjà parlé,
Et le vieillard, bientôt par le Ciel rappelé,
M'a dit, que de l'éclat d'une histoire effrontée,
Sa pieuse jeunesse en vain fut insultée.
Mais ces ordures-là ne nous atteignent pas.

AROUET, toujours dans la bibliothèque et écoutant.

Plus de doute, il s'agit...

GOURVILLE.

Oh ! pour si peu, vos pas
Ne sont point arrêtés. — Sur ses biens, le pauvre homme
Prit d'avance à mon fils une assez forte somme,
Celle qu'il aime est prise ici par le neveu.

BLANDIN.

Oh ! tout s'explique alors, à défaut de l'aveu
De la tante et tutrice, un rival en disgrâce
Croit devoir mon échec à l'ignoble menace.

SCÈNE X

LES MÊMES, HENRIETTE, CLAUDINE, puis AROUET.

HENRIETTE.

On se querelle ici !

GOURVILLE.

La menace, à quoi bon ?
On ne menace pas, on démasque un fripon.

NINON.

Gourville, encore un coup !

BLANDIN.

Tout beau, tant d'insolence
Doit valoir mieux ici qu'un dédaigneux silence.
Oui, puisque vous osez, relaps audacieux.
Attaquer un honneur que protègent les cieux,
Puisque vous prétendez, dans un but misérable,
Troubler la digne fin d'un homme vénérable,
Nous voulons, au grand jour, traînant un malfaiteur,
Changer en accusé le vil accusateur.
La justice saura vous sommer de produire
Le reçu qui peut seul confirmer votre dire,
Ce reçu supposé... cette arme que déjà
Contre nous un esprit de ténèbres forgea.
A défaut on saura quelles haines impies,
Quels scandaleux complots, cachent ces calomnies !
Devant un tribunal tout doit être éclairci.

AROUET, s'avançant et présentant un papier.

Tout va l'être en effet, ce reçu, le voici !

BLANDIN, se précipitant sur le papier.

Que dites-vous ?

AROUET, le retirant.

Voyez... en forme, comme un acte,
Papier un peu jauni, mais signature intacte :
Onuphre Blandin.

BLANDIN, à part.

Ciel !

AROUET, à Ninon, montrant la bibliothèque.

Je l'ai retrouvé là.

GOURVILLE.

Se peut-il ?

AROUET, à Henriette.

Je vous sauve.

HENRIETTE, se jetant dans les bras de Gourville.

Ah !

CLAUDINE, montrant Arouet.

De bon cœur, pour cela
Que je l'embrasserais, même sans eau bénite !

GOURVILLE, à Blandin.

La dot tentait votre âme en sainteté confite.

(Mouvement de Blandin. A Arouet.)

Oh ! pour faire le bien uniquement... elle est ?

AROUET.

De vingt mille.

GOURVILLE, à Blandin.

Un reçu de vingt-cinq, s'il vous plaît
La somme ou le procès.

AROUET.

Avec frais de scandale.

GOURVILLE.

Mais si, vous retirant pour sauver la morale,

LA JEUNESSE DE VOLTAIRE

Vous faites le bonheur de mon fils assuré,
Le jour du mariage... aussitôt déchiré,
Le reçu... Choisissez !

BLANDIN.

Un chrétien doux et sage
Doit craindre pour les siens l'esclandre et le tapage :
Je pars !

(Il s'éloigne. Arouet rit aux éclats.)

GOURVILLE.

Enfin !

(Montrant Arouet.)

Quel est ce jeune bienfaiteur ?

NINON.

Esprit indépendant, futur libérateur
De nos jougs... Je lui lègue, en mère de famille,
Mes livres.

(A Gourville.)

Et vous !

GOURVILLE, après avoir examiné Arouet.

Moi ! ma chambre à la Bastille !

AROUET, avec enthousiasme.

J'irai... Mais pour marquer, au front du noir château,
Où de la liberté frappera le marteau !

BLANDIN, qui s'était éloigné, revenant.

Où prit-on ce reçu,... trouvaille singulière ?

SCÈNE X

AROUET.

Dans le Tartuffe... au fond d'un tome de Molière.

NINON, montrant la bibliothèque.

**Si je ne le trouvai, s'explique le hasard,
Je me jurais l'avoir laissé dans Escobar.**

FIN

IMPRIMERIE L. TOINON ET C^o, A SAINT-GERMAIN

282258